

**An arvor,
le pays de
ma mère**

Chapitre I

Mon nom ne vous dira rien, mais vous m'avez probablement croisé, un jour, près de chez vous, à Larmor-plage ou à Lorient, quand j'arpentais les rues il y a quelques années à la recherche d'indices de la vie de ma mère née ici, et dont je ne sais que peu de choses depuis ma naissance.

J'ai 99 ans aujourd'hui et je sens que j'ai plus d'années au compteur que d'avenir devant moi et si je fais un point de ma vie, je me dis que la vie n'a pas été toujours un conte de fées, mais une vie faite de labeur et de bien peu d'état de grâce. Quelques moments de repos, que certains appellent le bonheur, mais moi que je nomme juste récupération, et c'est bien ça la réalité de ma vie. Je n'ai pas eu d'enfants et je ne lègue rien, je ne suis pas argenté, j'ai une vie simple et sans fioriture. Avec mon deuil s'éteindra notre lignée, notre nom et les quelques souvenirs de ma vie, ces souvenirs qui prennent forme avec ces pages blanches tachées par mes mots qui s'enchainent.

Ma main tremble pour écrire ses lignes mais je ne mourrais pas avant d'avoir fini ce que je souhaite laisser sur ses pages blanches. Je sens que je fais des fautes d'orthographe, ma calligraphie n'est pas belle, mes pages sont raturées, j'hésite encore et encore sur mes mots, je les pèse, j'arbitre, je décide enfin. Je reprends souffle à chaque paragraphe et masse ma main endolorie par cette arthrose handicapante.

Quand j'écris, je sens que j'ai un visage crispé, le masque de la douleur et de la concentration, ma vie professionnelle n'a pas été celle des lettres alors c'est un exercice inhabituel depuis un bon moment pour

moi, mais je retrouve la soif d'apprentissage que j'avais connu sur les bancs de l'école de Traize et dont mon professeur Madame Dumolard, tentait de nous transmettre.

Cela fait longtemps que je n'avais pas repris mon stylo, un beau stylo à la plume d'or que j'ai reçu à mon baccalauréat en cadeau par ma maîtresse de mes premières années d'école, fière qu'un enfant de notre tout petit village perdu dans les pré-alpes m'avait remis, la larme à l'œil, fière qu'un de ses élèves de sa petite classe à multiples niveaux est décroché le graal du diplôme suprême ! Nous sommes en 1935 à ce moment-là, dans une atmosphère entre deux guerres que peu de personnes vivantes ne peuvent se rappeler de nos jours. Une lourdeur, des familles décapitées par la guerre, de la tristesse que les familles cachent dans de la hargne du travail, et une sensation que rien ne tourne rond. On entend des informations de nos pires ennemis qui ne se veulent pas rassurantes, de plus.

Alors les études sont un luxe que peu peuvent se permettre dans cette ambiance, et moi ce luxe je l'ai pris en cachette, en plus de tout, parce que j'avais en moi cette foi de ramener ce diplôme à Madame Dumolard qui espérait qu'un jour qu'un de ses écoliers lui montre.

Je l'avais fait, et c'est tout !

Le jour où je suis rentré avec, fière de mon document précisant les résultats du haut de mes 17 ans et demi et avec ma moustache naissante, elle l'avait caressé de sa main en parcourant toutes les longueurs et avait pleuré, des pleurs de joie et de bonheur.

Cela m'avait gêné, elle m'a remis mon cadeau immédiatement en retour, car la factrice quelques jours avant lui avait donné la nouvelle. Alors elle avait

préparé son coup et avait attendu mon retour, scrutant à chaque instant l'ombre de ma silhouette.

Je lui ai laissé mon diplôme, à tout jamais. C'est d'abord le sien, la vie je l'ai découverte grâce à elle, la vie des mots, la vie des régions, l'histoire et toutes les sciences.

Madame Dumolard, vous avez été la première femme de ma vie en dehors de ma mère et c'est pour vous que je reprends la plume. D'où vous êtes enterrée, je sais que vous suivrez mes lignes, malgré tout...

Chapitre II

Je me prénomme Yann et pour un savoyard, c'est inhabituel, prénom que j'ai trainé autour des Louis, Marcel, René, Marguerite ou Geneviève, prénoms usuels de l'époque ; et devant explications à chaque nouvelle rencontre dans notre pays.

Mon père qui lui s'appelait Zian avait insisté pour que je revête son prénom, tradition familiale obligée : dans la famille Chappaz, ça ne se discute pas !

C'était s'ensuivi une querelle quand ma mère avait émis une idée d'un prénom à consonance bretonne, car dans son sang – m'a-t-on rapporté des années plus tard – coulait toute l'amour de sa terre.

Finalement avant que la sage-femme aide ma mère à me faire naître proche de Lorient, aucune décision n'avait été prise ; mais le consensus vint du maire lui-même qui après avoir consulté à la bibliothèque de Lorient décréta que Zian était la traduction savoyarde de Jean et que Yann aurait pu être le penchant local.

Et mon père, devant la fatigue généralisée et inquiétante de ma mère, céda sur cette idée et partit en grommelant, et en claquant les talons.

Malgré cet accord, bien frêle pensa t-elle probablement, c'est maman qui était aller valider en mairie ce prénom qui accompagne ma vie. Avec le peu d'énergies qu'il devait lui rester.

J'ai encore dans mes papiers laissés par mon père mon extrait d'acte de naissance, jauni et écorné par le temps, mais intact : Yann Chapaz, née à Larmor-plage (an-arvor), le 15 décembre 1917 de Zian Chapaz et de Noal annig Le pennec.

Bien entendu, on me l'avait raconté, je n'ai jamais su si cela avait été ma réalité. Mais c'était la légende que je narrais et qui à chacun de mes récits, faisait renaître un instant ma mère. Un trop court instant je vous le conçois.

Mon père était un homme colérique aux mains calleuses : petit et râblé, il avait un corps ramassé et tout en muscles. Le soleil avait buriné son visage et au fur et à mesure des années, d'épaisses rides étaient apparues sur son visage. Le travail lui avait sculpté des mains larges et couvertes de durillons et de cornes, qui donnaient l'impression qu'à elles seules, elles auraient pu terrasser le loup qui tourne autour de chez nous, rien qu'en l'attrapant par la gorge.

Mais c'était un bon père et juste.

Nous vivions tous les deux depuis toujours, il était revenu au pays après la guerre, moi trimballé dans un couffin, laissant derrière son épouse et ma mère au cimetière quelques semaines après ma naissance.

On avait traversé cette France des champs en plusieurs étapes, m'avait-il confié un jour de tristesse et de nostalgie. Ce qui n'était pas sa marque de fabrique, mais je m'en rappelle encore aujourd'hui avec surprise.

Il avait vécu une mésaventure personnelle identique à la fin de la guerre de 1870 : sa mère avait décédé à sa naissance et la grande guerre avait tué mon grand-père dès 14. Alors sans frères et sœurs sur plusieurs générations, j'ai été élevé seul au milieu des champs et des bêtes. A la dur et sans une maman qui aurait pu embrasser mes deux joues, caresser mes cheveux, me prendre dans ses bras ou me faire rire.

Avec recul, j'ai traversé mon enfance en serrant les dents et en aidant mon père.

Les amis n'étaient pas légion dans notre arrière-pays, l'école était notre seul lieu social, et la messe, les quatre fois par an où nous allions.

Je n'oublie pas encore une fois Madame Dumolard : mon seul regard bienveillant de ma vie étroite, qui me gonflait d'aise et me remplissait d'un soupçon d'amour maternel.

Chapitre III

Dans notre pays fait de rudesse et de quatre saisons marqués, nous avons un rythme adapté au fil des mois, l'école compris.

Et lorsque la neige s'avérait trop épaisse pour les éloignés comme d'où nous habitons, je regardais par les carreaux de la fenêtre les enfants rentrer en classe. Du moins je l'imaginais avec le son de la cloche qui raisonne avec joie dans mes souvenirs, encore aujourd'hui.

Même d'une colline plus loin, j'entendais le son de la fonte, résonner dans mon envie.

Notre village de Traize, c'était un centre où étaient implantés en rang d'oignons l'église, l'école, la mairie et quelques maisons, puis bien plus loin il y avait trois hameaux de maison puis plus loin encore notre ferme, à la lisière du bois du diable, comme racontent les anciens d'ici. Dans cette Savoie de l'entre-deux-guerres, je partais ma besace à la main et j'espérais pouvoir faire chemin commun avec des moins éloignés que moi, mais qui empruntaient une direction commune faite de terres battues et entretenues par le passage de charrettes tirées par les chevaux de trait pendant les mois d'entretien des près.

S'ils étaient partis plus tôt, je parcourais mon heure de marche seul, sous la pluie parfois, sous la neige bien souvent en hiver et sous le soleil ardent pour les deux saisons entourant l'été.

Mon père me préparait mon repas de midi en vrai rituel, des tranches de pain avec un accompagnement de saison ou sorti de notre salaison, le tout enveloppé dans un linge légèrement humide pour garder la

fraicheur de la mie. En seul adieu, il me disait ne pas trainer en chemin, que je devais être à l'heure et qu'il m'attendait pour la traite.

Ma vie avait ce rythme.

Je n'ai manqué de rien dans mon enfance, mais il manquait des sourires chez nous, même notre chien semblait avoir une vie lourde faite d'obligations et de pesanteurs. Alors j'avais créé mon univers avec les animaux à la maison. J'avais mes vaches préférées et je m'imaginai qu'elles étaient contentes de me voir venir les traire et leur raconter ma journée à voix haute. Mais un jour que je jouais autour d'une à mimer une danse à trois temps, le coup de pied de l'une m'éjecta contre le mur. Cela cassa ma bonne humeur pendant quelques jours pendant ce temps d'étable et me fit comprendre que j'étais seul.

Comme trop souvent.

Le soir après la soupe habituelle et le fromage, j'aidais à faire la vaisselle, puis parcourais mes devoirs avant de m'effondrer de fatigue, parfois tout habillé. Pendant les hivers rudes, j'allais me blottir dans l'étable à même le foin, au-dessus des vaches, car c'était l'endroit de la maison alors le plus chauffée. Si le bruit des vaches était continu, la chaleur était le plus grand réconfort dans ces nuits-là.

Mon père lui ne venait pas, trouvant ce comportement absurde.

Depuis l'âge de 8 ans, mon père m'avait confié la fabrication du beurre et du fromage blanc, qui n'étaient à l'origine que pour notre propre consommation mais un détail avait fait notre réputation jusqu'aux villages avoisinants. Notre beurre était un beurre salé, et nos incrédules voisins de notre vallée, par curiosité pour certains, par

gourmandise pour d'autres ont tous à un moment donné voulu goûter. C'est à ce moment que nous avons eu des clients réguliers et dont le facteur de passage bien une fois par semaine en faisait livraison, avec un petit quel que chose pour lui en guise de commission.

Papa avait ramené une baratte de Bretagne et avait observé cette particularité saline et l'avait conservé par goût. Notre facteur René avait blagué Zian en lui disant qu'il fallait lui donner un nom, et papa avait répondu : le beurre du pays de Noal.

C'était une reconnaissance qui me remplissait les yeux de larmes, à chaque fois que je tournais cette crème d'un mouvement rotatif, et j'aimais écrire sur les papiers glacés de l'emballage le nom de ma maman.

Cette petite aide financière nous avait permis de nous acheter un cheval de trait, nous facilitant le travail des champs.

Ma maman nous aidait, loin de nous et qui remplissait toutes mes prières. C'était évident, elle guidait mes pas.

La nuit en cachette, j'ai pleuré cette maman qui m'avait manqué dans mon corps et mon quotidien. Je remontais mes draps et cachait ma tête dessous, mes larmes glissaient sur mes joues juvéniles et que je ne séchais pas.

Pourtant je n'en avais pas même une photo, et papa ne me l'avait jamais décrite, alors je l'avais dessiné dans mon esprit. Et prenait toute la place.

La pudeur des hommes fait que je n'ai pas osée lui en parler, je l'ai regretté, je le regrette moins aujourd'hui. Et aujourd'hui à l'article de mon départ de ce monde, j'aurais aimé qu'il me parle d'elle avec ses mots, qu'il

me la décrive avec son émotion et son amour pour elle. Qu'il me décrive sa rencontre et ses quelques maigres années de vie commune.

Mais sa mort brutale avait emporté ce désir de savoir.

Ce fût un sujet tabou, un de plus, nous trainions ce sujet qui nous déchirait au profond de nous-mêmes et en faisons notre chemin de croix, chacun de son côté.

Chapitre IV

L'été, saison des foins, saison de l'entraide entre villageois, saison où on partageait les ressources en matériel et en main d'œuvre. Peu de temps après que la dernière cloche de l'école ait sonné, marquant la fin de l'année scolaire, on se retrouvait faux et fourches à la main avec les autres enfants de l'école. Et puis seul moment où on déjeunait chez les uns les autres, là pour qui on travaillait ; la maman de la famille nous accueillait tous et sortait le cochon pour rassasier les volontaires.

Nous il n'y avait plus de maman, en fait il n'y avait jamais eu dans nos terres, et cela avait fait jaser depuis que mon père avait ramené ce fils d'une mère inconnue, avec ce prénom vraiment pas de chez nous.

Dans cette fournaise des foins, j'aimais que mon père exhibe son torse nu avec son tatouage de la marine qui prenait tout son biceps, qui en fonction des efforts de mon père se mettait en mouvement, comme un dessin animé. Juste en dessous de l'ancre dessinée, était inscrit le prénom de ma mère et si elle n'était plus là au quotidien, elle était dans tous nos gestes et faits de la vie.

Mais nous n'en parlions pas. Nous le savions juste.

Alors chaque année, à pareille époque, lorsque c'était notre tour d'être aidés, chaque famille des hameaux du village avait mieux à faire, un prétexte qui les dédouanait de monter donner la main. On se retrouvait dès lors tous les deux dans la chaleur de l'été, suant du levé du matin à la nuit tombante, sans s'arrêter, ni geindre. La nuit tombée, lorsque nous remontions les trois marches d'où nous habitons, et que mon père avait un sourire bien inhabituel, cela

voulait dire qu'on avait bien travaillé ; il sortait une bouteille de vin des grandes occasions et m'en offrait un fond dans mon verre et trinquait avec moi.

Je le mélangeais avec de l'eau en faisant un sirop du travail bien fait, et reconnu. Boisson coloré dont je me rappelle encore chaque gorgée sur mon palais.

Pour les quelques lopins de vignes, nous avions le même fonctionnement collectif et c'était la seule fois de l'année où nous enfants de paysans nettoyaient nos bottes en écrasant avec éclats de rire les grappes de raisins. Le matériel était aux Malods, un des hameaux de notre village, le moins éloigné surtout, il était unique et appartenait à tout le monde. Habituellement on mélangeait les grappes de tout le monde et en fonction des poids du raisin amené, chacun repartait avec le même rapport en litrage avant que chacun dans sa cave le fasse monter en alcool.

On avait le droit de goûter ce jus qui en sortait et qui avait un goût amer et pas bon. Les anciens chantaient ensemble, se blaguaient à tour de rôle et je m'apercevais que je vivais le seul moment de l'année où je voyais mon père heureux.

Alors j'aimais la vigne, car elle m'offrait cette occasion.

Le vin fermentait dans la cuve en bois, sous l'atelier avant qu'il soit bu à de rares occasions, il était le breuvage du quotidien de mon père. Quand moi j'étais de corvée de pompage à notre puits qui était en contrebas de la maison, et lorsque l'hiver pointait son nez, je faisais des réserves dans une cuve en chêne qui avait -dans un autre temps- contenue du vin, alors de ces souvenirs d'enfance j'en garde sur mes lèvres une saveur d'eau avec l'accent d'une autre pointe de raisin.

Les colchiques dans les prés revenaient vite après les foins, et cela sonnait le retour à l'école, puis les premières feuilles qui tombaient des noyers devant chez nous, faisant réapparaître la dent du chat, montagne nous faisant front mais caché par 3 arbres fières aux longues feuilles, quelques mois dans l'année.

Chapitre V

Si nous avions un peu d'avance dans les travaux des champs, mon père me donnait quartier libre, et je profitais de ces rares occasions annuelles pour arpenter le bois du diable, qui était accolé à notre ferme. Des légendes m'ont souvent été rapportées par le village, et j'aimais les affronter.

Ce bois était constitué de petites vallées et de grottes à foison, dont certaines se rejoignaient. Lorsque le vent froid et glacial d'hiver soufflait du nord, il s'engouffrait dans une fente de roche en haut de la crête et sortait avec sifflement de l'autre côté, raisonnant au lointain, comme une corne de brume, alimentant les rumeurs.

Plus tard pendant la dernière guerre, cette connaissance du terrain m'avait sauvé.

Au sol, pas de terres battues, mais des chemins gravés au sol par les animaux habituels, chevreuils, loups, lapins, renards et sangliers ; et qui laissaient apparaître à même le sol, des tranches calcaires de cailloux qui étaient organisée en strates inclinées.

Une odeur formidable de frêne, chêne, bouleaux, autres essences de bois mais aussi d'une florissante gamme de sapins. Au moindre vent, la forêt partait en symphonie musicale faite de bruits de branches, de feuilles, de craquements et de roches sur lesquels des branches mortes ou arrachées venaient taper dessus.

Avec un bruit envoutant.

J'en connaissais le moindre recoin et mon parcours préféré était la clairière de Niel – nom gravé sur une roche à l'entrée -, un endroit à part posé au milieu de

ces bois qui surgissait avec son arrogance de beauté : une grande marre à l'eau pure avec un baraquement existant et minuscule, abandonné mais pas en ruine et juste derrière le talus, l'entrée de la veine de la montagne qui s'enfonçait dans les entrailles de la terre sans fin. Pour y accéder, on écartait les branches et on s'y glissait.

Je me suis organisé souvent pour m'y engouffrer.

A chaque nouvelle excursion, je venais avec du matériel pour l'explorer, des torches, du feu et un peu de courage, m'attendant à faire des rencontres peu recommandables.

Mais il n'y fût rien à part quelques chauve-souris qui ont effleuré ma tignasse avec fracas et me faisant sursauter à chaque fois.

Le soir nous échangeons quelques mots sur mes avancées exploratoires, mais sans plus, mon père préférant m'énumérer la liste des travaux à effectuer les jours devant nous et me faire ses prévisions météorologiques, dont nous étions tributaires et qui s'avéraient bien souvent exactes.

Mais tous les sujets n'étaient partagés de mes expéditions.

A la crête du bois, j'avais sélectionné un arbre aux trois branches pour m'implanter une cabane faite d'un plateau sur lequel je pouvais guetter la vallée du fleuve du Rhône qui s'en allait serpenter au loin. J'y restais les minutes qui m'étaient allouées en errance adolescente, mimant avec ma main mon voyage imaginaire.

Pour y accéder, il fallait grimper sur un tronc puis déployer l'échelle faite de lianes et de branches enlacées servant d'échelles. Accédant en haut, le

spectacle était à la hauteur de l'ascension : époustouflant. Et par tempête, on avait la sensation que l'arbre allait chavirer dans la vallée.

Cette cabane, je ne l'avais partagé avec personne, mon refuge de mes coups de blues et d'errance occasionnelle, sorte de bateau dans une tempête de nostalgie et de tristesse.

J'y suis retourné bien des années plus tard, il en restait des planches, mais nul n'y avait accédé pendant mes années d'absence.

J'en étais fier.

Chapitre VI

J'ai connu l'amour une fois, elle s'appelait Irène, je lui reconnaissais une intelligence intuitive que je n'avais pas. Quand j'étais un laborieux dans mes réflexions et mes explications, elle avait cette fluidité naturelle avec la maîtresse comme avec son entourage qu'elle illuminait. Nous étions dans la même classe, je devrais dire dans le même niveau, car dans notre école, il n'y avait que vingt-quatre élèves répartissant tous les échelons de la 11ème jusqu'à la 3ème.

Et madame Dumolard, seule à la barre de notre apprentissage de la connaissance.

Irène avait la grâce et cette délicatesse d'une fille, espèce à la maison qui nous faisait défaut et son petit rire éclatant me gênait au plus haut point, par sa légèreté et son innocence.

Et tout me fascinait chez elle, depuis tout petit. Sans lui avouer bien sûr.

Elle était du hameau d'avant ma route solitaire, alors nous faisons parfois le chemin ensemble, vous comprenez aisément ma motivation d'être à l'heure de cette rencontre. Et si j'étais en avance sur sa sortie de la route à bosses venant de gauche, je freinais mon pas et faisais mine de tomber sur elle. Elle n'était pas dupe mais ne me repoussait pas. Elle m'appelait le fils Chappaz, gardait ses distances avec moi et m'interrogeais avec l'air amusé si j'étais à jour dans mes devoirs.

Alors pour tout l'or de son regard, je ne trahissais pas sa confiance et redoublait d'effort les veilles avec comme éclairage mes bougies que j'usais jusqu'à la base.

Je me rappelle encore ce matin d'hiver où nous grelottions en affrontant ce vent qui s'engouffrait dans nos vêtements, la neige qui gelait nos visages et où nos pas ne cessait de marquer de leurs traces la neige et donnant l'impression que la route s'allongeait. Ce jour-là, dans ces conditions que nous n'aimions pas et que nous affrontions par nécessité, sans prévenir Irène m'avait demandé si j'avais connu ma mère et si elle venait vraiment d'en face de la mer.

Moi les bras ballants, un visage devenu cramoisi par cette spontanéité et ce viol de ma sphère privée, mais aussi étonné par cet intérêt, je marquais les minutes avant de répondre avec assurance que ma mère venait d'un pays entouré par l'océan sur lequel voguait des grands bateaux en bois aux voiles majestueuses, dénué de forêts et de vallées et dont les habitants avaient des valeurs différentes de nos villages de montagnes.

Je crois que ma réponse lui plut et me demanda à brûle-pourpoint si je serais d'accord de l'emmener un jour. Evasif, je lui répondis qu'on en parlerait le jour où nous serions adultes.

Irène de mon cœur d'adolescent, Irène la pure et ma seule amie de ma vie, qui m'en donnait un sens, un peu tous les jours.

Et dont j'imaginai un futur commun.

Mon autre passion, c'était mes trois ruches que je chérissais pour qu'une fois l'an, je puisse un miel qui couvrira mes tartines du matin et dont mon père, aussi, en faisait usage ... tout au long de l'année. L'hiver je les protégeais, et je scrutais les premières fleurs pour que les abeilles remplissent mes hausses qui étaient mon étage à moi, leurs reconnaissances à ma bienveillance protection. Joueur, j'avais tenté

l'expérience de faire un miel de sapin en déplaçant une ruche au milieu du bois et la saveur du miel en avait été décalée.

Les années à fleurs, je mettais jusqu'à deux hausses et l'abondance de miel de certaines années nous en faisait faire quelques cadeaux précieux à notre maigre entourage. René le facteur était notre ami sans jugement, Madame Dumolard mon gourou. Sans oublier ma chère et inoubliable Irène à qui j'apportais par petit pot de verre et comme deux enfants que nous étions, nous plongeons nos doigts dedans pour les lécher jusqu'à ce que chemin se passe pour atteindre l'école.

Tendres années bien innocentes et c'est un jour plein d'élan que je l'embrassais sur une joue et m'enfuis en courant. Nous n'en avons plus parlé, c'était notre pacte amoureux.

Et un unique acte !

Chapitre VII

La fin de ma 3eme sonna pour mon père comme la fin de mes études mais il souhaita que je me forme à un métier complémentaire pour que je puisse revenir avec des idées d'en-bas. Grâce à l'intervention du facteur il me dénicha un poste d'apprenti comme ébéniste à Yenne, gros village du bas de la vallée, 1 heure 30 de marche à la descente par les raccourcis et 2 bonnes heures à la montée.

Mon père avait sorti son costume pour sceller l'accord en s'était allé seul la première fois. Il m'avait accompagné pour le début de la 1ere année et était remonté en solitaire aussi.

Mon patron avait cette scierie de l'entrée du village et m'avait accueilli chaleureusement, mais je n'avais pas oublié mon envie d'avoir mon baccalauréat et dès que les talons de mon père furent tournés et que son ombre au loin quitta nos regards, je toisai mon interlocuteur pour lui dire que je souhaitais poursuivre mes études.

Je crois que mon culot lui plut et après quelques semaines, sans hésitation, il m'inscrit au lycée de Yenne, me faisant promettre de lui devoir des heures pour lui.

Mais il l'avait fait de manière peu désintéressée, il avait détecté en moi la connaissance des bois que j'avais côtoyé de manière dermique pendant ces nombreuses années dans le bois du diable et qu'il pourrait m'utiliser pour les coupes et la connaissance du terrain. Malgré tout J'aimais le bois et le veinage des bois que nous découpons en planches, j'aimais les odeurs des sapins et je découvrais des bois qui ne

poussaient pas dans notre pays, et l'olivier eut toute ma préférence dans ces bois exotiques.

Je profitais de tout morceau de bois abandonné pour en faire des sculptures et des objets au quotidien.

Mon patron était un homme posé et didactique, il voyait en moi le fils qu'il n'avait pas eu, mais s'abstenait de faire ce pas de déployer une aile paternelle. Il m'encourageait et me renvoyait à mon lit lorsque je veillais trop tard, malgré ma promesse de tout mener de front.

Je partageais leurs repas avec son épouse et ses deux filles, dont une de mon âge – Louise -, que je croisais dès lors dans la même école. Mais elle ne me regardait pas, moi n'étant que l'apprenti de son père, venant de surcroit du haut de la vallée dans ces petits villages insignifiants. C'est son mépris qui m'a fit aller de l'avant, cela me motivait sans que je l'utilise contre elle. J'aimais que le professeur qui voyait en moi un garçon que tout le monde trouvait courageux et brave, me remette une copie en disant tout fort que j'étais un exemple de persévérance, « tétu » me diront plus tard mes collègues Bretons avec fierté et reconnaissance du principal caractère local, de là-bas. Du coin de l'œil je voyais Louise détourner le regard de moi et faire un signe de dédain et de suffisance.

Louise vous m'avez fait avancer, je vous dois ça ... à défaut de voir en moi mon courage.

A la scierie, nous faisons du bois au kilomètre, des planches et peu de produits finis, et j'y ai mis de l'énergie à ce que mon patron après avoir passé sa main sur le résultat, me disait que j'étais en bonne voie d'apprentissage. Nous partions aussi en expédition pour les coupes, repéré les arbres qu'il nous fallait. Nous ne partions pas toujours très loin, le massif de la

dent du chat nous accueillait et tous deux naviguions dedans. Nous y allions le dimanche, mon patron prétextant mon double emploi du temps, mais je le soupçonnais de vouloir éviter par ce fait les bigottes des sorties de la messe.

Les jours où nous n'allions pas pendant plusieurs semaines, je me signais à la croisée des chemins de la sortie de Yenne en direction de Novalaise où une croix en pierre, reposait là et protégeait sa population.

Ce que les habitants pensaient. Du village, rien ne me passionnait ; certes je l'avais traversé, repéré, toisé, mais de ces maisons regroupées le long du Rhône avec sa fière route reliant Chambéry de Lyon au plus loin, rien n'était vraiment à découvrir, à part les crues de printemps indiquant que les montagnes enneigées au loin que nous voyons les veilles de mauvais temps, déversaient leurs fontes, toutes en même temps.

Ma vie à l'image de son courant, s'écoulait, sans que je ne remonte bien souvent au village ; à l'exception des quatre fêtes religieuses annuelles, marquant nos pèlerinages vers la messe. J'étais présent par contre une grande partie des travaux des champs.

J'y suis resté sept ans près de mon patron, suffisamment pour que le bois n'ait plus de secret pour moi.

Le jour où je suis parti, il m'a offert en guise de remerciements un couteau de nos régions, un opinel avec un manche en bois comme nous aimions tous les deux, il avait fait graver mon nom et prénom dans le manche. Ce couteau m'a accompagné toute ma vie comme un des rares cadeaux que j'ai reçus, je tâte ma poche sur le coup, je le sens à travers le tissu de mon pantalon.

Comme deux hommes, nous nous sommes serrés la main longuement et je l'ai remercié de ses années de partage de savoir et de confiance. Il a esquivé un sourire, je pense qu'il aurait aimé que je reste à ses côtés, mais ma vie était ailleurs, l'appel du grand large, l'appel d'une autre vie, sans que je ne le sache à ce moment-là.

A cet instant, mon but était d'aller seconder mon père et de mettre en place un travail de charpente dans nos fermes, qui en avaient bien besoin pour certaines. De mon apprentissage croisé à celles de rencontres et d'aides de clients réguliers de la scierie m'avait fait naître cette idée.

Alors je suis remonté en quittant Yenne.

Chapitre VIII

La guerre a été vite là après que je sois rentré à la maison.

Mon père avait vieilli, il n'avait rien dit en me voyant revenir m'installer, sans marque d'affection, ni de remontrance. J'ai repris ma place comme si un chapitre de ma vie d'étudiant-apprenti n'avait pas existé. La rumeur avait atteint les voisins qui venaient rendre visite au fils de ... pour une réparation d'une porte, d'une charpente ou d'un plancher.

J'avais installé un petit atelier contre les cuves de vin et je trouvais ma place dans ce village dont les années n'avaient pas de prise dessus.

Comme j'avais vécu à Yenne, j'ai eu une activité bicéphale, entre le travail de la ferme et celui du bois et des travaux demandés. J'avais suggéré de réparer le bûcher qui servait de réserve secondaire de foin, et mon père en vit dans cette initiative une bonne idée. Il me donna la main et ce fût la première fois qu'il me seconda.

Et la première fois que nous étions entre hommes, dans un esprit positif. Je garde encore aujourd'hui de ce moment une parenthèse merveilleuse de complicité.

La guerre avait éclaté et si le début paraissait être une non-guerre, fin 1940, notre arrière-pays avait vu des allemands remonter la vallée et avoir un comportement d'un autre âge avec les populations croisées.

Irène avait fait les frais d'une barbarie sans nom et sa mort me poussa non seulement à la venger, mais aussi à défendre notre vallée.

L'absence de retour des cinq allemands qui étaient venus braver nos villages avait dû faire grand bruit mais les incursions d'autres troupes furent assez rares dans un premier temps. La fréquence ensuite des troupes montra une volonté de vengeance de leur part et les villages furent interrogés puis ratissés.

Je fus dénoncé, une chasse à l'homme dès lors s'organisa contre moi.

Traqué, j'étais parti dans les bois mais nul ne s'aventura plus qu'aux clairières, mais je ne cherchais plus à les provoquer. Solitaire dans un premier temps avec mon organisation dans les grottes et les moyens que je m'étais organisé, j'ai rejoint ensuite par la force des choses le maquis de St Martin de l'autre côté du col, lieu de la résistance en relation avec ceux du Vercors. Nous sabotons l'envahisseur et toute ma sens du travail du bois et ma connaissance du massif permit à nos troupes de faire des pièges, dont hommes et matériel tombaient dedans.

Nous avons vécu comme des animaux, dans une fausse fraternité basée sur le gout du sang. Les années passèrent vite jusqu'en 45, et à l'armistice je repris la direction du col du Mont-Tournier pour rebasculer d'où je venais.

Avec dans la bouche un gout de parenthèse étrange de ma vie.

Ce printemps 1945 était différent des autres années, l'hiver avait duré inhabituellement, et la floraison avait tardé, les près étaient encore jonchés de neige et d'eau, la chaleur n'était pas celle d'un mois de mai. Il n'y avait pas de joie des fins de guerre, comme on

l'aurait pu l'imaginer, on voyait des soldats et des maquisards rentrer, souvent les épaules en dedans et la mine creusée. Des villages traversés, on voyait les femmes guetter par la porte, au premier son de pas étrangers avec ses bruits sourds de godillots fatigués, dans l'espoir d'apercevoir leurs maris. Pour certaines, ce fût vain, alors des pleurs succédèrent à l'idée, bien trop souvent.

Mon retour à la maison a été le tournant dans ma vie, le spectacle n'était pas celui que j'aurais pu imaginer : la ferme avait été brûlée, la charpente finissait de se consommer doucement avec son spectacle de poutres carbonisées d'où s'échappait une faible fumée qui s'évaporait à l'horizon. Et au pied, mon père fusillé gisait dans une mare de sang désormais sec devant le perron de la maison, notre chien enfourché juste à côté. Le bétail, quant à lui avaient disparu.

Il ne me restait plus rien et plus rien ne me retenait.

Je me suis précipité dans la maison, pris les quelques documents que je souhaitais conserver, sous le plancher de la cuisine, cache que seul un menuisier que j'étais avait pu imaginer, et pris les quelques affaires nécessaires à mon départ mais qui n'étaient pas légion. Pour sortir, j'ai dû enjamber avec dégoût mon père dont les mouches couvraient son corps avec parcimonie.

Posant mon baluchon sur le puits, j'ai décidé d'enterrer mon père en face de la dent du chat, qui avait été le temps de mon enfance notre phare, ce mot que je découvrais dans tous ces sens quelques années plus tard.

Je l'ai recouvert de gravier et suis parti, sans me retourner.

Sans pleurs non plus, mais les dents serrées. De rage.

Chapitre IX

J'étais parti sans le sou, mais avec des coups de main, des gîtes et des repas offerts, je pus rejoindre Chambéry en passant par le col du chat et traverser la France par train en plusieurs étapes, dans une France décimée et qui avait besoin et soif de tout.

Notre patrie pansait ses blessures et se reconstruisait.

Dans un paysage dévasté avec un peuple en pleurs, mais fier de retrouver liberté, j'avais décidé de retrouver le pays de ma mère, car il était venu le temps de retrouver cette partie de mes racines qui me tendaient la main depuis mon enfance.

J'avais vingt-huit ans, fort et déterminé. Mon front est resté collé à la fenêtre de tous les trains que j'ai empruntés pour découvrir ces lieux qui défilaient, sans vallées, ni montagnes, ni forêts du diable, en direction de ma destinée.

Je partais ailleurs et non ne m'enfuyait.

Quand j'ai posé le pied à Lorient la première fois, j'ai su rapidement que tout ce pays qui m'accueillait coulerait dans mes veines. Le train avait serpenté dans les campagnes pendant des jours interminables avec des correspondances incompréhensibles, malgré ma connaissance fine de la géographie, apprise sur les bancs du village et qui s'assemblait dans ma tête comme un puzzle vécu de mon vivant.

J'ai guetté longtemps la mer, mais c'est en arrivant dans le Morbihan seulement, à quelques encablures de ma destination finale que je découvris ce paysage nouveau pour moi, avec ces étendues d'eaux à perte

de vue, qui le jour de mon arrivée, étaient lisses et calmes.

Comme un pays qui se faisait beau pour mon premier jour, avec son soleil éclatant sans être chaud ni pesant et une luminosité couleur pastel, que je trouvais d'emblée douce et reposante.

J'ai souris, comme je ne l'avais plus fait depuis j'avais été traqué.

Dès mon arrivée, je trouvais un logement rapidement près de la gare, vivant de petits boulots et me suis vite organisé pour prendre racine et faire de cette ville mienne.

Je vivais au milieu d'une ville rasée par la guerre, bombardée et étranglée, où pans de murs au sol cohabitaient avec des traces militaires, que Lorient effaçait à la hâte. Parfois en dépit du bon sens. Toutes les mains d'hommes – jeunes et vieux, de retour ou restés - étaient réquisitionnées ; et s'épaulaient.

Avec les quelques économies de cette première année, je me suis offert un vélo. Certes loin d'être neuf, mais nous avons fait affaire avec mon voisin et ce vélo était la porte vers mes escapades. A compter de ce jour, dès que j'avais un instant, la soif de découvrir me poussait à pédaler au loin, en revenant bien souvent à la nuit tombée, en nage ou ruisselant.

Mes premiers tours de roues ont été en direction du village voisin, Larmor-plage. Vous dire que j'avais délibérément choisi cette direction aurait été un mensonge ; j'aurais utilisé dans ces circonstances le mot magnétisme.

C'est ça, « magnétisme » !

De mes tout premiers souvenirs d'explorateur du Morbihan, j'en garde la fascination des marées, j'ai imaginé qu'elle était une fille avec ses caprices, sa douceur et ses aller et venus. Difficile de vous raconter ma surprise entremêlée d'une réelle inquiétude à la vue d'une marée basse où la mer avait disparu depuis la veille ou le matin. Et tout gaillard que j'étais, j'avais mis sur la plage de sable de Toulhars au centre de Larmor-plage - des repères inscrits au pied pour voir si la mer en mon absence venait vraiment les recouvrir.

Pendant plusieurs semaines, je revenais au même endroit pour constater les écarts. Parfois même, trois fois par jour, je me lançais dès la rue de Merville, passant l'étang du ter à coups de pédales engagés, rentrant dans Larmor par l'église centrale puis redescendant les quelques mètres pour atteindre cette belle plage orgueilleuse, qui s'avancait vers la mer.

Comme un gosse, et heureux de le devenir sur le tard.

Plus que des lieux avec des configurations différentes, j'avais laissé la montagne avec son patois de mes vallées paysannes et je découvrais des paysages sans repère pour moi, des sonorités différentes, des lieux-dits et aussi des expressions non familières.

J'étais en apprentissage et avais le goût du sel dans ma bouche.

Mon autre surprise fut l'instabilité du temps, on me parla des quatre saisons dans la même journée, et je le compris en le vivant. Au début, à mes dépends. Ici le temps était comme un enfant capricieux.

Je me rappelle avoir vécu ces premiers mois, tous yeux ouverts, le cœur battant et tout n'était que surprises et nouveautés.

J'avais tourné la page d'avant et ouvrait un autre chapitre de ma vie qui dure jusqu'à ce jour où je couche ces mots sur mes feuilles.

Chapitre X

A coup de détermination et d'obstination, Lorient fût sur pied assez rapidement, alors je décidais de chercher un travail fixe rapidement. Au premier entretien, je suis rentré comme ébéniste dans ce chantier naval Flech-keroch à Lanester qui fabriquait des bateaux de pêche de moyenne taille, j'ai été responsable des bois et des ponts des bateaux assez rapidement. Le sens du détail des bois avait poussé le patron à me confier la responsabilité de ce travail solitaire mais à la manière de mes années d'apprentissage, il aimait venir caresser de ses deux mains le résultat. Et partait avec la même tape amicale dans le dos montrant sa reconnaissance du travail d'orfèvre que j'aimais mener à bien.

Il faut dire que la main d'œuvre manquait et que probablement j'étais un choix par défaut dans un premier temps, mais il me donna carte blanche ensuite. Les autres gars du chantier, quant à eux, m'ont vite surnommé avec ironie le bucheron en reconnaissance de ma connaissance des bois et du pays de mon enfance.

C'est lors d'une bagarre qui avait éclaté pour une histoire d'outils dérobés et pour lequel j'avais été accusé par erreur que j'avais montré toute ma force de paysan ancrée dans mes racines : ma lèvre fendue, une douleur aux épaules, un hématome à l'œil, le sang qui coulait dans mon coup mais les quatre assaillants étaient au sol.

Et avaient abdiqués sur leur méchanceté au quotidien. Plus personne ne se moqua de moi l'étranger Chappaz, j'étais respecté dorénavant, mais je fus isolé au

chantier naval : personne ne venait me voir, tout le monde m'évitait. Sauf les clients qui voyaient en moi une personne disponible, toujours prêt à donner un coup de main ou faire une réparation de fortune.

Je découvris les mises à flot et mes premiers pas de matelot. Erwan Le Floc'h, notre client, qui avait à peu d'années près mon âge, d'une lignée familiale de pêcheur, m'embarquait sur son bateau pour aller l'aider. Je n'étais pas dupe sur le fait que je représentais une main d'œuvre pas cher, récompensé le plus souvent avec des poissons, mais je prenais tout le côté positif de ces escapades sur eau.

De mes questions naïves en ressortaient des rires qui résonnaient au loin de sa part, mais de bon cœur.

J'ai appris avec lui les gestes rudimentaires d'un marin. Je n'étais pas habile mais je rendis des services.

Ces incartades marines nous ont mené au large, même si le large durait le plus souvent tout au plus le week-end, mais nous allions au large de l'île de Groix, et parfois nous dépassions la langue de la presqu'île de Quiberon : Belle-île – qui était notre plus grande île de ma nouvelle région – et plus rarement nous prolongions mon plaisir et le périple vers les îles de Houat et Hoëdic.

Sans les accoster, mais en les observant, mes grands yeux ouverts.

Au fond de moi, je n'imaginai pas la vie reculée de ses populations insulaires. Jusqu'au jour, où la mer avait décidé de secouer notre bateau jusqu'à en faire craquer le bois de sa structure produisant des bruits de plainte, les vagues atteignaient une taille que nul n'aurait imaginé et nous étions devenu une frêle embarcation dans un environnement hostile, que nous ne reconnaissions plus. Nous étions dans le passage

des Coureaux et même si Ploemer n'était qu'à quelques encablures de notre position, nous avons trouvé refuge sur l'île de Groix, la voisine.

Je me rappelle son entrée dans le port qui d'emblée nous a protégé des déferlantes et avons trouvé une maigre place pour accoster, contre le quai nord. Deux courageux habitants sont venus nous prêter main forte, arrimant notre bateau avec la force du poignée, nous tendant la main et nous mettant à couvert.

Le vent arrachait tout sur son passage, nous faisons des efforts pour arriver dans ce café qui allait nous accueillir. Au bout du quai, le phare sans relâche qui nous avait guidé, crachait sa lumière non sans peine dans ce paysage devenu hostile.

Erwan avait salué nos deux lascars avec une poignée de main reconnaissante, on s'est retrouvé autour d'un grog. Les hommes se connaissaient.

En attendant que nuit se passe, ils nous ont trouvé une chambre dans l'hôtel attenant, le Ty mad.

Détrempé, fatigué, je me suis dévêtu et me suis blotti tel un gosse dans les draps moites et son épaisse couverture de laine réconfortante.

Le lendemain nous avons traversé sans encombre pour accoster au port de pêche de Lorient.

Reconnaissants.

Erwan voyait en moi la force qui permettait de remonter les filets et lorsque la pêche du jour jonchait l'arrière du bateau, nous trions ensemble avant sa mise en glace provisoire.

Quelques temps après, c'était un jour assez ordinaire, pourtant ce jour-là après un concours de circonstances malencontreux, je fus embarqué dans un filet et passa

par-dessus bord, je faillis couler, moi qui ne savais pas nager. Erwan se précipita à mon secours et me remonta avec un palan de fortune. De cet évènement qui aurait pu être tragique, je me fis la promesse d'apprendre à nager ... ce qui fut fait au retour avec l'aide d'un de ses amis.

Je garderais de ces cours l'idée que l'eau de la mer a cette fraîcheur qui vous fait garder la tête froide en face de tous ses dangers. Si je n'étais pas devenu un nageur très élégant, mes progrès me permirent d'être autonome et de savoir que je n'avais plus à craindre du grand large.

Mon maître-nageur m'avait mis au défi que lorsque je serais capable de traverser le passage entre Port-Louis et Gavres à marée montante, alors je pourrais dire que je saurais nager comme un Breton.

Si à la première tentative, je fus embarqué au loin par la force de la marée étranglée à ce passage et décuplant sa force, repoussé plus loin et revenu au bord du côté de Locmalo; la deuxième avec forces et énergies me permit d'obtenir ce graal de son défi.

Je devenais tous les jours un peu plus comme ceux d'ici.

Chapitre XI

Chaque occasion s'offrant à moi me permit d'explorer le pays de ma mère. Si l'approche avait été désordonnée comme une soif d'aller de l'avant, tête baissée en premier lieu, j'avais décidé par la suite de structurer mon approche. Et me suis rendis tour à tour dans les mairies, préfectures, bibliothèques et même les cimetières dans un seul but : à sa recherche, de ses pas et de ses traces.

Au sortir de la guerre, l'ambiance n'était pas favorable aux illuminés des arbres généalogiques, les mairies et préfectures étaient inondées de travail pour la mise à jour des registres, liées à la mortalité de la guerre, ceux qui étaient officiellement morts sur les champs de bataille, et ceux qui l'étaient par fusillade, ceux dont on n'avait pas de nouvelles, ceux qui revenaient de nulle part et ceux dont on pensait qu'ils reviendraient...

Alors ma venue avec mes questions sur mes origines quand je devais dire qu'il n'y avait pas lien avec la guerre, n'était jamais vu d'un bon œil. Je devais rebrousser chemin, le plus souvent frustré, incompris.

Agacé surtout.

J'ai parcouru les bibliothèques et ses livres imbibés de poussière à la recherche de toutes traces de la famille, des cimetières dont les organisations en rang d'oignons dans une ambiance de pleurs et de lamentations me donnaient la gerbe.

Je pus récupérer à force de collecte une information de toutes ces rencontres : du côté maternel, maman venait du département voisin : le Penn-ar-bed en Breton on disait ici, le Finistère en Français,

département du bout de France. Mais coquetterie ultime, sa lignée familiale – Le Lenn – venait d’une île, l’île de Sein.

J’avais pu glaner son nom de famille et il monopolisa toute mon attention dès que je quittais le chantier naval après mes heures de travail.

Alors il fallait que je m’y rende à Sein, que je sente de quoi j’étais fait. J’avais embarqué à Brest après une approche par un tortillard enfumant la campagne verte à peine vallonnée. Le voyage bi-hebdomadaire du bateau dura deux bonnes heures par une mer agitée, mais mon pied marin aguerrri ne troubla pas ma fascination pour les phares qui jonchaient notre périple. Comment ses phares qui sauvaient les bateaux des dérives et pertitions, comme ce phare de Groix qui avait sauvé ma vie avec Erwan, pouvaient avoir été construits au milieu de cet océan, qui peut devenir hostile à chaque instant et qui inlassablement veille au grain.

On devinait ces hommes dont l’univers était réduit et vivait pour la sauvegarde de la lumière et la surveillance des bateaux. Fallait-il être possédé pour avoir cette vie ecclésiastique, fallait-il avoir la foi ou juste aimer la solitude. Je ne le sus pas, mais j’agita ma casquette de marin au bout de bras pour montrer ma gratitude en pensant que je pouvais être vu.

Le port de l’île de Sein à marée haute ouvrait aux yeux des nouveaux-venus une baie de maison faisant face, le ciel était d’une blancheur sans équivalence.

Au bout de l’île, la prochaine terre était l’Amérique et au sortir de la guerre, difficile de ne pas voir une fascination pour ce peuple venu prêter main forte en rejetant l’armée allemande hors de nos frontières. Nous les chérissions avant de commencer à

comprendre quelques années plus tard, leur intérêt économique qui déroulait dès que guerre se terminait.

Mais à ce moment-là, je m'imaginai qu'il n'y avait plus qu'une traversée pour m'y rendre.

Un seul pas, mais qui ne m'attirait pas. J'ai écarté les bras, penché la tête en arrière pour sentir le vent s'engouffrer en moi, prendre son énergie. J'étais vivant et heureux, j'étais arrivé à bon port. Du bout de ma Savoie, j'avais retrouvé la trace initiale des premiers pas de ma mère.

Je suis resté trois jours, le temps d'explorer l'île, de tenter de faire revivre ma famille qui n'avait plus pignon sur l'île et je trouvais des habitants fuyant mon inquisition et m'évitant lorsque je les recroisais. Mais il y avait une part de résonance chez moi dans ces ruelles et ce paysage taillé pour moi : un mélange abrupt d'humanité discret dans un cadre délimité et accessible en mode sélectif.

Je suis parti à regret, mais je savais – à cet instant – que j'en ferais ma demeure ultime.

Mes racines étaient là, ancrées et inexplicables.

Chapitre XII

Si maman était bien née sur l'île de Sein, elle avait grandi à Quimperlé, car son père profitant de l'essor d'une société de mécanique avait rejoint avec sa courte famille cette petite ville du continent de l'Est Finistère. Mon grand-père était contremaître et avait fait carrière dans cette société.

Je n'ai rien retrouvé d'autres sur lui, ni photo, ni manuscrit.

Fille unique, elle avait passé son enfance au contrebas de la place avec sa belle église, dans une maison des ruelles qui plongent sur cette jolie rivière, qui traverse et profite par ailleurs de son courant pour faire tourner la roue du meunier en amont du petit pont. Juste derrière les halles arrogantes, centre névralgique du commerce local qui fait front à l'église du bas.

J'ai pu imaginer la rivalité entre ces deux lieux de culte, séparés par l'unique rivière et quelques mètres d'écart en altitude. En visitant encore et encore ce gros village et ses recoins, j'ai aimé sa quiétude, son architecture. Je suis venu plusieurs fois en vélo tout d'abord puis plus tard en voiture. Je pédalais en frôlant l'aéroport de Lann-Bihoué et Lorsque plus tard en voiture, je revenais par Guidel pour suivre la cote en revenant à Lorient.

Les 25 km séparant Quimperlé de Lorient n'étaient pas insurmontables pour que j'en fasse un voyage fréquent, mais passer d'une ville à l'autre montrait la protection qu'offrait la Laïta à la pluie : le Morbihan bénit des dieux devait son soleil à ce maigre fleuve qui avec ses appels d'air froid repoussait les nuages vers le Nord.

Il faut avoir pédalé souvent à cet endroit pour le savoir !

Ma grand-mère, femme au foyer, n'avait probablement pas travaillé, j'ai retrouvé des peintures signées de son nom de jeune fille – Anig Le Lenn - dans une brocante un dimanche matin au marché de Larmor sur le parvis de l'église dont sa devise « bon vent à qui me salue » montrait et montre encore l'importance de sa situation géographique au bout de la rade pour ceux qui s'en vont en voguant.

Et la superstition des marins qui se signaient au départ et au retour. Grand phare spirituel sans lumière, l'église de Larmor-plage est visible de loin et à chaque escapade au large avec Erwan, je lui ai rendu hommage de sa présence.

A chaque passage.

Cette coïncidence fut si attendue que j'en voyais une aide du destin. Je les achetais bien sûr, il y en avait trois, ensemble. Je négociais le prix, prétextant des croutes sans valeur, et les ramenèrent à la maison.

Ce fût enfantin de voir que l'inspiration du peintre provenait du lieu de son enfance, il n'y avait que liberté, marée et esprit à part. ils finirent sur mes murs et égayèrent mes regards furtifs dans mon appartement sans âme.

Ensuite, sans savoir le lien entre les deux évènements, ma chère mère avait trouvé un travail comme intendante à Larmor-plage dans la famille Le ter, qui avait une belle demeure à côté de la Pointe des blagueurs, et ce fût l'année de la mort de son père. Je n'ai pas pu récupérer de détails de ces années, la famille Le ter ayant immigré vers les Amériques, comme on disait à l'époque.

Je suis souvent retourné à cet endroit pour humer l'endroit, et inlassablement observer la vue de la rade avec Locmiquilic, Port-Louis, Gavres la fascinante, le balai des bateaux de plaisance et bien entendu le bateau de Groix ; qui par toutes conditions, faisait un aller-retour sans relâche, rendant possible la vie insulaire.

Voilà tout ce que j'avais reconstruit comme informations, glanés parmi tous les registres et recoupement de rencontres et de bavardages.

Je me suis souvent promené à Larmor-plage, elle avait passé une grande partie de sa vie avant la rencontre avec mon père, j'aimais ce village aux dix-sept fontaines, j'aimais ses plages dont mes pieds ont foulé son sable, j'aimais la promenade aux mille facettes d'en-face de Groix, de port-maria jusqu'à kerroc'h, passant d'un Morbihan urbanisé à un Morbihan sauvage.

J'y avais mes habitudes, c'était mon lieu d'errance et de communion. Je rentrais de mes marches parfois détrempées mais incroyablement serein et joyeux.

Plus tard je décidais de déménager vers le port de kernevel, me permettant d'avoir de toutes mes fenêtres une vue sur la rade. J'étais à deux pas du seul café du quartier, barycentre de tous les marins, venant raconter exploits et misères de leurs professions qui d'après eux, était toujours moins bien que celle du temps de leurs pères.

Je venais prendre un petit noir en partant au travail, très tôt le matin et certains me prenaient par ce fait comme un des leurs.

Mais je les écoutais seulement.

Chapitre XIII

Sans parler d'amitié dans un premier temps, ma veuve de guerre de voisine à Lorient avec ses deux enfants avaient détecté en moi une aide de tous les instants, et que je donnais sans attentes. Dans notre France de l'après-guerre, à la forte culpabilité chrétienne, elle se devait de porter le deuil et ne pas imaginer un avenir.

Elle s'appelait Nolwenn, était blonde comme les blés, à la peau blanche. Il lui manquait des sourires pour être belle. Elle devait avoir à peu de choses près mon âge, peut-être un soupçon plus jeune et nous sommes devenus par hasard un peu amants, elle s'offrait à moi, je ne sais pas encore si c'était une monnaie d'échanges ou un besoin.

Mais nous n'avons jamais imaginé un quelconque avenir, nous nous retrouvions à des heures où ses enfants n'étaient pas là. La première fois, c'est elle qui m'a poussé contre le mur et s'est précipité sur moi avec force et passion, que je ne lui soupçonnais pas. Ne m'y attendant pas, je fus presque renversé et lui rendit un baiser maladroit.

Nous avons fait la première fois l'amour chez elle, mais je m'y suis senti mal-à-l'aise, l'ombre du mari décédé ne me donnait pas le droit de lui prendre sa place. Et puis en amour, j'étais un peu gauche... mais surtout assez novice.

Je lui dis, elle comprit aisément, alors la bagatelle fût ensuite dans d'autres lieux. Et j'y pris goût sans penser à autre avenir avec elle, j'aimais ces rapports charnels et violents.

Nous n'avons jamais passé une nuit ensemble, j'aurais aimé pouvoir avoir ce privilège de sentir un corps tout

au long de moi et de mon sommeil, caresser son corps tiède au petit matin, parcourir sa peau dénudée de mon regard.

La chérir au quotidien, en m'occupant aussi de ses enfants, en faire un aussi, avec elle m'avait traversé l'esprit... Mais cela ne se réalisa pas.

Son visage était un champ de taches de rousseurs délicats sur un visage fin avec un nez un peu pointu. Elle se reprochait une bosse imaginaire sur son nez et ne s'aimait pas. A tort. Avec ses longs cheveux blonds assortis à ses sourcils et un tout petit duvet, elle avait une tête qu'on aurait imaginé celte. Son corps était une invitation à l'amour avec ses formes généreuses, mais plus fines et voluptueuses, que larges.

Je lui dois des moments à part, je lui dois la découverte de mon premier restaurant, la découverte qu'un cœur pouvait battre en entendant une porte claquer ou un parquet grincer. Ou le bonheur d'avoir sa main dans la mienne et regarder l'horizon de la mer jusqu'à ce que la courbure de la terre la fasse disparaître. Nous avons regardé ensemble les nuages et aimé que l'eau nous éclabousse, aimé retirer nos pieds nus des vagues montantes sur ces plages sans fin.

Je me rappelle aussi d'un dimanche où j'avais été invité à aller avec eux à la plage de Lomener en empruntant le tramway, nous avons fait avec ses enfants un château de sable en bravant la mer. Très appliqués tous les trois, j'ai appris à mes dépens la force destructrice de l'eau.

Avec récurrence, nos rires d'enfants, de partage, de bonheur et de joies résonnent de manière pure dans mon cœur. Couverts de sable, le chemin du retour fût léger mais la séparation du soir triste. J'aimais être

avec eux, avec sa famille, et même si elle n'était pas mienne.

Elle aurait pu l'être, si elle l'avait décidé. Mais ne fit rien.

Je l'ai aimé sans trahir Irène, jusqu'à ce qu'elle décide de repartir dans sa famille, qui avait un commerce dans les terres, proche de Pontivy et dont l'avenir se précisait pour elle. Je les ai aidés à organiser leurs départs, le cœur serré.

J'ai senti qu'il n'y aurait pas de place pour moi, je n'ai rien dit.

Le soir, j'ai versé la dernière larme de ma vie, elle fût amère et salée.

J'ai connu d'autres femmes dans ma vie, mais dans ce contexte de l'après-guerre, rien n'avait été vraiment innocent comme cela l'avait été avec elle.

Quelques mois plus tard, j'ai enfourché mon vélo, pris la direction de Pontivy, mais rebroussa chemin aux portes de la ville, Nolwenn me manquait mais il me semblait que je n'avais pas le droit au bonheur, il fallait que je suive ma destinée.

Les soixante kilomètres retour furent aussi tristes que l'espoir de l'aller était joyeux ; la chaîne du vélo semblant montrer sa désapprobation de son traitement, se frottant aux pignons de vitesse de mauvaise grâce.

Chapitre XIV

Ce fût mon dernier voyage hors de notre département et le plus instructif, j'avais glané une information comme quoi maman avait une bonne amie lorsqu'elle habitait Larmor-plage. Et je pus remonter vers elle.

Je profitais de quelques jours de vacances pour traverser vers le nord et embarquer pour les îles de Bréhat, lieu où l'amie de ma mère – Solenn – résidait dorénavant.

Le passage du bac était court, serpentant entre quelques écueils rochers dépassant la marée basse et la dame m'attendait au port. Je l'avais repéré de loin.

Nous sommes allés prendre un café à l'hôtel-restaurant en quelques pas. Je dis la dame, car c'était alors une vieille dame au visage rond, avec des yeux rieurs et qui m'épiaient ; il était loin le temps où probablement avec maman elles se donnaient une main innocente en parcourant les plages et en sautant les vaguelettes ...

Avec un chignon qui dépassait d'un foulard et qui protégeait la tête.

En arrivant vers elle, alors que je présentais ma main pour la saluer, elle me prit doucement mon visage entre ses deux mains, disant en même temps, « alors c'est toi le petit de Noal, mon dieu tu as ses traits, les lignes de ma tendre et douce amie ».

J'étais ému, surpris. Gêné surtout...

Je la raccompagnais après avoir passé un moment sans fin mais que j'avais trouvé trop court avec mes mille questions parfois embarrassantes. Elle habitait au milieu de l'île et je rentrais par des chemins de

traverses, passant par la chapelle et mesurant toute la beauté de cette île au climat différent de notre Bretagne sud. Il y avait une ambiance et verdure méditerranéenne, comme on peut l'imaginer.

De la pudeur et quelques trous de mémoire de cette bonne étoile dans ma quête me firent donner un portrait imprécis mais suffisamment complet.

Mais l'essentiel était là, j'avais remonté le puzzle de l'énigme de ma mère.

J'étais en paix avec moi-même à compter de ce jour, j'avais la conviction que mes parents s'étaient aimés et j'en étais le fruit de leurs ébats, moi qui avais redouté d'être celui du hasard entre deux personnes qui ne se voulaient du bien que l'espace d'un instant.

J'avais craint que la mort de ma maman ne fût que mensonge et le récit de Solenn sur son départ vers l'au-delà me prosterna.

Les années s'écoulèrent plus rapidement ensuite sans grands changements de ma vie, je profitais dès lors de mon temps pour me promener avec le véhicule que je m'étais acheté d'occasion : une belle Peugeot-pininfarina 404 coupé, blanche avec un toit noir et j'aimais prolonger la côte avec, la fenêtre ouverte et mon coude dehors, flânant les atmosphères et repérant les lieux de découverte.

Le fort-bloqué de Ploemer aura vu nos silhouettes le plus souvent, il était le lieu de toutes mes promenades succinctes : j'aimais faire le tour à marée basse et contempler son isolement par marée haute. En hiver, battu par les vents, la plage était abandonnée et quand les beaux jours arrivaient, les cris d'enfants et les ballons apparaissaient.

A mi-saison, j'aimais remonter la Laïta à pied le plus loin possible et rester à son embouchure en contemplant les tourbillons de la force du courant, étranglé à cet endroit.

Je n'étais pas né marin, alors la mer ne m'avait pas captivé au point d'avoir une quelconque embarcation.

Les années ont eu prise sur moi, je me suis vouté et si ma tignasse restait épaisse, elle est devenue blanche, dépassant de ma casquette de marin-pêcheur usé, mais qui m'était chère, car donnée par Erwan.

J'ai continué mon métier d'ébéniste jusqu'à ma retraite et suis parti de la société comme j'étais rentré : en anonyme. Le chantier naval avait été cédé à un autre membre de la famille et qui ne voyait pas d'humanité dans notre travail, juste une structure de couts. J'ai aimé travailler sur tous les bateaux qui voguaient en beauté grâce en partie à mon travail soigné.

A chaque fois que je terminais un pont de bateau, je le caressais les yeux fermés pour mesurer la perfection, et si je ne voyais pas d'aspérité, alors je me disais qu'il pouvait prendre l'eau.

Comme une bénédiction, un droit de naviguer donné.

Chapitre XV

J'écris ces lignes et ma main tremble. Elle tremble comme elle ne l'a jamais fait, un mélange de fierté et de fatigue, je suis au bout de mon écrit et m'apprête à ranger mon stylo pour la dernière fois, dans son écrin original.

Je vais sur ma centième année dans quelques mois et j'aimerais la fêter. Seul bien entendu, comme je l'ai été toute ma vie, mais ici je suis bien, j'ai retrouvé mes racines maternelles, de la lignée maternelle de ma douce mère inconnue. Je vis depuis près de trente ans sur l'île de sein et j'ai trouvé la sérénité.

J'ai pris la dernière navette il y a plus de dix ans et ne suis jamais retourné sur le continent, je vois avec l'épicier pour qu'il me fasse l'intermédiaire de mes maigres demandes spéciales.

Mon voisinage ne me côtoie pas beaucoup, je suis l'étranger qui vient d'ailleurs, comme je l'ai été partout où je suis passé. Ma petite longère est bâtie en face de la mer, un peu à l'écart du centre. J'ai la sensation d'être un pestiféré, je l'ai senti lorsque je souhaitais acheter ma dernière demeure, mais c'est un détail aujourd'hui.

Et même si on m'a appelé à la rescousse pour des travaux de bois dont j'ai gardé les gestes appris et répétés, comme des réparations de charpente, bateaux ou lavoirs, les portes de mes voisins restent fermées à mes passages ou à un échange même banal.

Malgré tout, je les croise poliment pour mes nécessités. Comme seule visite, j'ai les chèvres en liberté qui font des traversées de l'île à longueur de journées et des oiseaux fidèles qui me rendent visite

quand je suis installé sur mon banc de pierre, avec une couverture sur mes jambes endolories.

Les mouettes sont ma famille de mes vieux jours, j'aime qu'elles se posent sur mon muret et virevoltent dans ma sphère visuelle. Avec mon couteau usé par la vie, je coupe parfois des petits morceaux de pain pour que j'ai le privilège de les voir se poser à mes pieds.

Je n'ai laissé derrière moi – sur le continent - ni famille, ni regrets, ni remords, juste une vie de labeur et de larmes, qui n'ont plus coulé depuis plus de soixante ans.

Mon testament est fait avec ces quelques lignes, et je peux partir de cette vie qui ne m'aura pas épargnée. Je ne sais pas qui lira ces lignes, qu'on les prenne comme un témoignage d'une époque, avant qu'ils finissent probablement en flamme et retournent comme nous tous à l'état de poussière.

Ces longues années, j'ai aimé en cachette Irène de ma vallée, mais je n'ai pas eu la force d'y retourner, car je savais qu'il y a certains chapitres de notre vie qui ne sont pas reproductibles. Et souvent décevant lorsqu'on tente de les rouvrir. Alors je les ai feuilletés dans mes souvenirs et dans ma mémoire comme un moment à part.

J'emporte avec moi mes montagnes et ma Bretagne, toutes mes racines qui auront fait de moi un homme.

A mon papa Zian, qui m'aura éduqué seul en m'apportant des valeurs nobles. Son courage, son abnégation auront été un modèle tout au long de ma vie. Son départ brutal aura précipité un choix que j'avais ancré au fond de moi.

A ma maman Noal, qui sera partie trop vite et qui m'aura tant manqué. Mais je la retrouverai bientôt

dans le caveau familial qui fait face au phare et brave la mer et ses marées.

J'aurais tout donné qu'elle me serre dans ses bras, rien qu'une seule fois et qu'elle me dise qu'elle était fière d'avoir eu un bon garçon courageux et qui est venu à sa rencontre, pour la faire renaitre. Elle aura guidé mes pas toute ma vie durant, malgré son absence.

Rien n'aura compensé son manque.

Breizh, ma bro.

YAL

An-arvor (Larmor-plage), 20 juillet 2016